

© Éditions La Galipote.
<https://galipote.jimdofree.com>

Photographie de couverture : Joëlle Gras.
ISBN : 978-2-491832-24-7

**Le lendemain
et
les jours qui suivirent**

Déjà paru du même auteur :

- “ *Mes chemins à l'envers* ” (nouvelles)
Éditions des Monts d'Auvergne - 2013.
- “ *L'Auvergne au fond du cœur* ”
Éditions La Galipote - 2017.
Prix du roman 2018 - Catégorie “Parcours de vie” décerné par
le cercle Littérature artistique Catherine de Médicis.
- “*Le Vieux cahier à l'encre violette*”
Éditions La Galipote - 2019.

Joëlle GRAS

**Le lendemain
et
les jours qui suivirent**

– Éditions La Galipote –

*« Il faut compenser l'absence
par le souvenir.
La mémoire est le miroir
où nous regardons les absents. »*

Joseph Joubert.

Avant-propos

En terminant la rédaction du livre *“Le vieux cahier à l’encre violette”*, j’avais le sentiment que tout était dit, que tout était écrit. Mais c’était sans compter vos avis, chers fidèles lectrices et lecteurs.

Au cours de nos rencontres, vous n’avez cessé de me demander une suite à l’histoire de Louise : Philippe restera-t-il au moulin ? Et son projet de donner une seconde vie au moulin de sa grand-mère arrivera-t-il à son terme ? Entendra-t-il le cœur de ce moulin battre comme il battait au temps de Cyprien, un temps bien trop lointain pour que Philippe s’en souvienne ? Telles étaient quelques-unes de vos questions.

Alors je me suis remise au travail, j’ai retrouvé les personnages qui ont animé l’histoire de ce “vieux cahier à l’encre violette”, et je vous livre dans les pages qui suivent leur vie au hameau des Genêts, leurs joies, leurs peines aussi...

Au fil de votre lecture, vous saurez enfin si le moulin reprend vie... Au fil de l’eau vous entendrez peut-être même tourner sa grande roue.

L’histoire du moulin des Genêts a commencé il y a

bien longtemps, avec Louise.

Celle-ci travaillait à l'entretien du linge des maisons bourgeoises de son pays, à la cime de la France, dans un couvent où séjournaient de petits orphelins dont les religieuses avaient la garde. Pour tout salaire, Louise recevait deux repas par jour, et avait la possibilité d'apprendre à lire et à écrire. Elle pouvait également étudier l'histoire, la géographie, mais aussi le secret des soins par les plantes. Elle aimait Camille. Camille l'aimait aussi, et elle s'était donnée à lui. Il lui avait fait la promesse de l'épouser, mais mourut à la guerre de 14-18. Les parents du jeune homme, après avoir espéré que Louise porterait un enfant de leur fils, organisèrent son union avec Cyprien.

Cyprien avait quitté l'Auvergne depuis plusieurs années, mais avait décidé de revenir au pays pour reprendre le moulin familial, suite au décès de son père. Adélaïde, la mère de Cyprien, et Bertille, la sœur de celui-ci allaient donc partager la vie de Louise. Louise et Cyprien donnèrent naissance à Jean sur lequel Louise reporta l'amour qu'elle n'avait pu offrir à Camille, et que son cœur n'avait jamais oublié.

Jean, ses études terminées, choisit de rejoindre le pays de Louise, sa mère, pour travailler dans la verrerie de la famille de Camille, dont la sœur, Isabelle, était la grande amie de Louise et avec laquelle elle échangeait toujours de longues lettres. Jean épousa Clotilde, la fille chérie d'Isabelle, son seul enfant. De cette union naquit Philippe. Clotilde mourut prématurément et, fou de chagrin, Jean confia l'enfant à Louise qui se chargea de l'élever. Elle vouera à ce

petit garçon un amour inconditionnel. Bien plus tard, au cours d'une nuit d'orage, Philippe découvrit, dans un vieux cahier, l'histoire de sa grand-mère. L'histoire de sa vie qu'elle avait écrite pour lui, comme une sorte de testament d'amour. Il découvrit également sa ressemblance avec Camille, qui, par le mariage de ses parents, était devenu son oncle.

Puis Philippe épousa Marianne. Et Pauline, leur fille, fut le soleil de leur vie.

Lucien et Gisèle habitaient le hameau des Genêts, au-dessus du moulin. Ils avaient repris la ferme d'Eugène, le père de Lucien, lequel allait aider Cyprien au temps où le moulin tournait encore. Ils n'avaient pas d'enfant... Pour le plus grand bonheur de Louise, Lucien et Philippe partagèrent toujours une relation quasi filiale.

Au hameau, il y avait aussi la maison d'Antoine, un vieil homme qui possédait également une ferme. Il ne s'était jamais marié, et aimait secrètement Louise depuis le jour où il l'avait rencontrée. Antoine était très attaché à Philippe et à Lucien.

Tout proche, sur le bord du chemin, se tenait la maison de Léonie, la mère de Josette qui avait épousé Marcel. Tous deux étaient instituteurs dans l'école communale du bourg, non loin du hameau des Genêts.

A Patrice.

Et le temps a passé...

Philippe était assis sur le banc le long de la façade, le dos bien calé contre le mur dont les pierres restaient encore chaudes pour avoir été baignées par le soleil de l'après-midi. Il avait allongé ses jambes, posé ses mains sur ses cuisses. Il fumait la pipe. Oui, toujours cette même pipe faite de bois de bruyère, à la couleur foncée, élégante avec son petit cercle doré. Toujours, elle l'accompagnait partout enfouie dans la petite poche de sa chemise. Il avait ressenti le besoin d'avoir le goût de son tabac, le parfum doux et particulier qu'il laissait autour de lui. C'était toujours ainsi, il le savait lorsqu'il devait réfléchir ou lorsque des émotions le submergeaient, il éprouvait le besoin de fumer la pipe.

Était-il triste en cet instant ? Non pas vraiment, mais une certaine mélancolie envahissait son cœur et ses pensées. Cette fin d'été traînait derrière elle comme un sentiment d'inachevé. La fin des beaux jours, le retour de l'automne, des jours gris, du brouillard qui s'accrocherait en mille gouttelettes aux dernières herbes fanées. Les journées étaient encore très chaudes et l'été n'avait pas l'intention de céder sa place aussi facilement

dans le ciel au-dessus du moulin. Mais les soirs arrivaient désormais vite et les matins étaient moins clairs. Avec les années qui s'installaient, Philippe rencontrait maintenant cette difficulté à voir se terminer les beaux jours, les mois d'été, les mois des visites des touristes, cette animation qu'il avait souhaitée autour de la seconde vie du moulin de Louise. Les hirondelles déjà s'étaient regroupées, un matin Philippe s'apercevrait de leur absence... Il ne pouvait se résigner à voir l'hiver arriver, pour lui c'était comme une fin, celle de ne pas revoir le printemps suivant.

Sur les dalles de pierre qui formaient une sorte de trottoir le long de la maison, Edgar jouait avec des petites voitures colorées, en imitant le bruit des moteurs. Il les faisait rouler jusqu'à un gros camion de bois, posé un peu plus loin. Ce camion de bois, Philippe le connaissait bien pour avoir joué avec lorsqu'il avait l'âge de son petit-fils. Hormis la cordelette rouge qui servait à le tirer pour le faire rouler, il était le même jouet que celui que Cyprien, le grand-père de Philippe, avait fabriqué bien des années auparavant.

Les gazouillis d'un bébé arrivaient jusqu'à lui par la fenêtre ouverte de la chambre à l'étage. La roue du moulin était à l'arrêt, et il était agréable d'entendre le ruisseau qui ne couvrait pas les bruits qui animent la vie. Ainsi Philippe – Philou – comme l'appelait Edgar, devinait bien la voix de Marianne qui répondait à la petite Louise-Marie, un bébé potelé à souhait, au visage toujours souriant. Marianne – Manou – pour ses petits enfants faisait régner une atmosphère de douceur et de tendresse dans la maison. Elle n'avait pas apporté de

grandes transformations dans l'agencement des pièces, sa présence était source d'apaisement à elle seule. Certains meubles étaient venus s'ajouter à ceux existants au temps de Louise. De petits rideaux à des vitres nues, quelques tableaux aussi, un ou deux tapis également.

Marianne, Philippe l'avait rencontrée pendant des études qu'ils faisaient tous les deux. Malgré les années, elle était restée semblable à cette jeune femme brune, aux rondeurs discrètes et élégantes, avec ce regard pétillant de malice qui avait séduit Philippe dès le jour où il le croisa pour la première fois. Depuis, ils ne s'étaient plus quittés. Ils s'étaient mariés, puis Pauline n'avait pas tardé à arriver dans leur vie. Philippe ne pouvait imaginer sa vie sans Marianne à ses côtés, sans leur fille Pauline non plus. En venant vivre ici, Marianne avait retrouvé une passion qu'elle avait laissée en sommeil durant de longues années. D'ailleurs, lui-même ne lui connaissait pas ce don.

Philippe se rappela à cet instant... Un souvenir agréable et presque douloureux à la fois : à cette époque, il avait été pris rapidement par l'organisation du moulin, les travaux, les entreprises à diriger, enfin une douce folie qui lui fit vivre des moments fabuleux. Un soir, alors qu'il entraînait un peu plus fatigué que les autres jours, un peu plus pensif aussi certainement, il passa la porte de la chambre-bureau, celle que Louise se réservait pour faire ses courriers et qu'elle avait choisie pour dormir également. Et que là, avant elle, Cyprien, au temps où il était le maître du moulin, s'installait aussi pour préparer ses factures. Philippe, quant à lui, avait des souvenirs forts dans cette pièce

puisqu'il était ici qu'il avait pris la décision de faire revivre le moulin ; et c'était ici également que Louise, sa grand-mère, l'avait amené, par la lecture de son vieux cahier, à trouver le pendentif de Camille. Ce soir-là, dont il se souvient encore avec émotion, la pièce était baignée par la lumière de la fin de journée d'un printemps magnifique. Il s'était arrêté net dans son élan. Un tableau était posé sur un chevalet, près du bureau où il allait s'asseoir. Un portrait de Louise, au dernier temps de sa vie, lui souriait. Un sourire lumineux et presque triste à la fois. Elle portait un vêtement mauve très clair qui accentuait la profondeur de son regard, un regard qui semblait vous transpercer jusqu'à l'âme pour y lire ce que vous ne saviez dire avec des mots. Autour de son cou frêle brillait deux fines chaînes en or. Sur l'une d'elles se trouvait une médaille, que Philippe reconnut comme étant celle offerte par cette sœur Thérèse qui avait une grande affection pour Louise, à l'époque où elle allait travailler au couvent, tandis que l'autre retenait le médaillon : celui de son Camille. De fines boucles d'oreilles ornaient ses oreilles, deux diamants ciselés sur de minuscules pendentifs, que Philippe connaissait également car Louise aimait les porter. Elles lui venaient d'Adélaïde, la mère de Cyprien qui les lui avait offertes en cadeau le jour de la naissance de Jean, "*mon père*", se souvint Philippe pour l'avoir entendu raconter de nombreuses fois par Louise : *« C'est un cadeau de ton arrière-grand-mère, mon petit ; elle semblait parfois autoritaire, cette femme, mais j'avais, pour elle, une immense tendresse »*, lui disait-elle souvent. Il recula d'un pas, resta interdit devant cette

apparition. Un bref mouvement détourna son attention et il vit Marianne dans l'encadrement de la porte. Elle s'approcha lentement, mis son bras autour de ses épaules et lui murmura : « *C'est pour toi. Je n'avais pas peint depuis longtemps, j'ai trouvé une photographie, alors j'ai travaillé en secret pour t'offrir ce portrait* »... Philippe n'avait rien dit, des larmes avaient brouillé sa vue. « *Ma mémé Louise* »... articula-t-il enfin, avant de prendre Marianne dans ses bras, longuement.

Ce souvenir était intact encore aujourd'hui, au plus profond de lui.

Ce matin-là, après l'orage de la nuit

« **B**on sang il fait beau ce matin ! » Lucien s'exclamait ainsi, debout sur la pierre devant la porte d'entrée de la ferme. Toujours avec ce "bon sang", signifiant en toutes circonstances l'émotion qui l'assaillait, il s'adressait à Gisèle qui terminait les préparatifs du petit déjeuner. Une bonne odeur, suave et sucrée chatouilla les narines de Lucien. Puis, au bruit qui suivit, il comprit que Gisèle sortait une brioche du four de la cuisinière. Sur sa plaque noire, la brioche dorée ressemblait à un lingot d'or. Mais, devinant la réflexion de son époux, elle s'empressa de parler avant lui :

– « *Oui, pendant que tu faisais le travail vers les bêtes, j'ai préparé cette brioche, je sais que tu es un peu gourmand... comme était le pépé* »... C'est ainsi qu'elle appelait le père de Lucien qui était resté avec eux jusqu'à son dernier jour. *Tu vas agrémenter ton café noir et puis je vais en mettre une bonne part dans du papier, tu la descendras à Philippe, je doute qu'il ait déjà pris son petit déjeuner !* », affirma-t-elle avec conviction.

Avant de répondre, Lucien s'était perdu dans ses

pensées, à l'évocation du "pépé", comme disait Giselle avec une tendresse toute particulière. Des images du passé envahirent sa mémoire un bref instant, et il revit son père qui avait partagé leur existence durant les quelques années de sa vieillesse, en restant près d'eux à la maison. Eugène avait continué la ferme de son père Anselme. Ce dernier travaillait aussi au moulin avec Cyprien, le grand-père de Philippe, et, là aussi tout naturellement Eugène avait fait de même... « *Et moi ensuite* », prononça-t-il à haute voix.

– « *Qu'est-ce que tu dis ?* » lui demanda Giselle un instant gênée par le bruit de la fermeture du four,

– « *Je disais, tu as bien raison, avec l'orage qui a duré toute la nuit, Philippe a certainement pas pu dormir... Il doit rattraper le sommeil perdu... Je vais descendre les vaches à la Pièce longue, je serai tout près, je pousserai jusqu'au moulin pour lui rendre visite et ta brioche lui fera plaisir, tu parles, ça oui !* »

Gisèle avait fait glisser la brioche dorée et chaude sur un plat long habillé d'un décor fait d'une multitude de petites fleurs colorées.

Elle coupa des tranches régulières qui fumaient légèrement. Habituees aux travaux les plus durs, les mains de Lucien ne furent pas gênées par la chaleur que dégageait le morceau de brioche qu'il tenait entre ses gros doigts. Après avoir dégusté deux bouchées en silence, il murmura :

– « *Ça, ma Gisèle, tu l'as réussie bien ta brioche, tu me fais un petit déjeuner comme pour les riches ce matin !* », s'exclama-t-il maladroitement.

– « *Si elle est si bonne, c'est grâce aux œufs de mes*

poules, elles courent toute la sainte journée dans le champ près de la maison, alors les œufs ont le goût du grand air et de la liberté et ils parfument ma brioche. Gisèle aimait bien les compliments mais ne savait pas les recevoir. Aussi ne pouvait-elle pas s'approprier des félicitations qu'elle savait pouvoir partager.

– *« Je comprends bien, mais c'est toi qui as mis tout ton cœur pour la préparer et faire la surprise »,* ajouta Lucien avec une grande douceur dans la voix. Gisèle en tant fut émue qu'un peu de rose lui vint aux joues, mais Lucien par pudeur ne lui fit aucune remarque. Il se contenta juste de penser qu'il avait bien de la chance d'avoir sa Gisèle auprès de lui.

Son petit déjeuner avalé, Lucien, du tranchant de la main, balaya la toile cirée autour de son bol et fit tomber les miettes à l'intérieur. Gisèle le viderait dans la cour, où se trouvaient justement les poules. De son pas tranquille il se dirigea vers l'étable dans laquelle le troupeau l'attendait. Il n'avait pas un trop grand nombre de vaches, il voulait que sa ferme reste simple et facile. Ils n'étaient que tous les deux, Gisèle et lui, ils n'avaient pas eu d'enfants... Certes, il aurait pu penser à se mettre à la retraite, il avait l'âge, mais il ne sentait pas encore le poids des années et celui du travail des champs, alors il continuait. Il devait donc descendre ses vaches à la Pièce longue. C'était un grand pré tout en longueur, quelque peu ombragé de grands bou-leaux dont les troncs blancs illuminaient le fond vert du paysage. Un point d'eau fraîche, dans la courbe du ruisseau ajoutait au bien-être du troupeau. *« Je laisserai*

la Charmante avec son petit » avait-il dit à Gisèle qui le regarderait partir et compterait, sans aucun doute, les vaches à leur passage. La vache qui devait rester à l'étable avait eu son veau la veille, et tant Lucien que Gisèle ne séparaient jamais la mère de son petit. Au sein de l'étable, Charmante bénéficiait donc d'un enclos confortable par ses dimensions et son abondance en paille et en foin, enclos qu'elle partageait avec son petit veau. Les portes grandes ouvertes lui permettaient de profiter de la belle journée en toute tranquillité.

– « *Heureusement que les bêtes m'obéissent bien, je risque pas de compter sur l'Pataud qui reste vers Philippe !* » lança Lucien dans l'éclat d'un rire sonore. Gisèle en riant elle aussi, courut jusque vers lui pour lui tendre le sac dans lequel elle avait glissé la grosse part de brioche pour leur ami.

Lucien emprunta le chemin herbeux et bordé d'un muret en pierres sèches qui descendait en pente douce vers le moulin. Il n'arriverait pas jusqu'aux bâtiments, un second chemin, sur la gauche, le conduirait alors jusqu'au pré où il laisserait son troupeau. Les vaches marchaient paisiblement. Leur pas écrasait quelques plants de serpolet, par-ci, par-là, et un parfum extraordinaire s'élevait alors du sol, se mêlant à la respiration des bêtes et à l'odeur de la terre après l'orage alors que le soleil éblouissait ce paysage qui ne pouvait laisser indifférent. Il était impossible en cet instant de ne pas sentir son cœur et son âme s'ouvrir à une telle beauté, à ces odeurs inimitables et envoûtantes.

Lucien ne se lassait jamais des plaisirs simples mais profonds que lui donnait sa montagne, et il savourait ce matin qui s'offrait à lui. Le troupeau entra dans le pré où l'herbe grasse et luisante l'attendait. Lucien se pencha pour accrocher le fil qui servirait de clôture et il plaça consciencieusement une grosse pile, qui, une fois le bouton actionné, faisait le bruit d'un gros réveil. « *C'est plus les bergères qui vous gardent les filles* », dit-il à l'intention des vaches, c'est l'électricité... Puis ses pensées le ramenèrent vers Louise : « *C'est vrai, la Louise elle allait encore au champ pas longtemps avant de nous quitter... C'était son grand plaisir, sa liberté comme elle disait, Eh oui, bon sang, c'est comme ça !...* »

Puis, de son pas lent, sur un dernier regard vers son troupeau, Lucien reprit le chemin qui allait le conduire jusqu'au moulin. Il était transporté par la lumière exceptionnelle de ce matin après l'orage de toute une nuit. Il ne se lassait jamais de son coin de paradis, de ses couleurs, de ses parfums. Il n'était jamais parti d'ici, d'ailleurs où serait-il allé, se demandait-il en cet instant, pour trouver paysage plus merveilleux ? Il foulait l'herbe et ses bottes en étaient toutes mouillées, les branches basses s'égouttaient encore et il ressentait la chatouille des perles d'eau sur sa nuque. Après l'ombre bienfaisante des arbres, il arrivait maintenant dans la clarté éblouissante des champs sur lesquels semblait posé le moulin. « *On dirait une carte postale* », murmura Lucien, tout en ajoutant : « *Comme celles qu'on trouve au bourg je les regarde quand j'achète le journal le dimanche* »... Il était heureux d'aller vers Philippe.

C'est vrai que Louise aimait avoir les deux garçons

près d'elle, et Eugène, le père de Lucien était la présence masculine qui manquait à son petit-fils. Louise posait un regard attendri sur les liens forts qui s'étaient tissés entre Lucien et Philippe, une relation fraternelle que le temps n'avait pas démentie. Ce matin, Lucien se disait aussi qu'il aimait sa vie au milieu de ses animaux, dans la ferme familiale, même si parfois il aurait peut-être aimé aller voir la mer... Il était heureux d'avoir Gisèle à ses côtés, cette femme douce qui savait lui donner confiance en lui. Mais, souvent il lui venait le grand regret de cette absence d'enfant, un petit garçon qui aurait continué le nom de ses ancêtres, qui aurait, avec confiance, glissé sa petite main dans la sienne bien grande et un peu rugueuse à cause des travaux des champs par tous les temps... Il aurait certainement fait des études, ce fils, et serait devenu un "Monsieur" ... « *Comme ma Gisèle aurait été contente elle aussi et quelle mère tendre elle aurait pût être !* » finit-il par dire à haute voix. Voilà ce qui occupait les pensées de Lucien avant qu'il ne trouve Philippe assis sur le banc, appuyé contre le mur de la façade.

Philippe semblait ailleurs, le regard perdu dans le vide. Lucien remarqua qu'il ne prêtait pas attention à son arrivée alors que le chien, lui, venait déjà à sa rencontre. Lucien caressa Pataud, en lui murmurant quelques mots d'affection. L'ombre de Lucien se dessina devant Philippe qui leva la tête et esquissa un sourire triste et lumineux à la fois. Lucien remarqua l'éclair brillant provenant d'une chaîne qui pendait entre les mains de son ami. Son mouvement lent dans la lumière

du soleil de ce matin radieux faisait un éclair d'or qu'on ne pouvait pas ignorer. Près de lui était posé un vieux cahier d'écolier à la couleur bleue passée. Il pu lire sur le dessus, d'une écriture fine et penchée : « *Camille* », inscrit à l'encre violette. Il hésita un instant pour mettre de l'ordre dans ses souvenirs, mais les images du passé étaient bien là, présentes :

– « *Ab... C'est ça... Tu l'as trouvé...* »

Ces quelques mots semblèrent réveiller Philippe qui paraissait contrarié par la réflexion de Lucien :

– « *Comment "c'est ça" ?* reprit-il sur un ton courroucé. *Que me caches-tu ?* »

– *Bon sang, t'énerve pas Philippe, c'est juste que d'un coup je me souviens d'avoir entendu Louise et mon père discuter... J'ai pas vraiment oublié ce jour, juste que je l'ai mis de côté dans ma tête... C'est loin tu comprends ?*

– *Excuse-moi mon Lucien, le chagrin me fait déraisonner, viens t'asseoir vers moi et raconte-moi*, proposa Philippe avec sa douceur coutumière.

– *Je te parle d'y a longtemps*, précisa Lucien tout en s'asseyant et en dépliant ses longues jambes devant lui. *J'avais accompagné mon père jusqu'ici, comme de nombreuses fois, lorsque tu étais absent. Louise était là, à ta place. Je l'entends encore : "Ab Eugène ! Tu me fais ta visite... Assieds-toi là près de moi, toi petit si tu pouvais me rentrer un peu de bois"... Moi, je savais qu'il y avait assez de bois, j'en avais rentré la veille. Ont été descendus surtout pour voir le moulin, faire quelques inspections comme on dit. Enfin bref, j'ai fait des voyages avec des brassées de bois. Tu me connais, je suis pas un curieux, mais ce jour-là j'étais intrigué.*

Tu comprends, la Louise était différente, comme un peu triste mais aussi soulagée. Elle a parlé avec mon père, puis au hasard d'un de mes passages, j'ai vu ce cahier, elle l'avait vers elle, avait posé sa main dessus et chuchoté des mots à mon père. Je me suis mis vers eux, mais mon père m'a dit : "rentre le bois et écoute pas aux portes !" Tu te souviens de l'Eugène, des fois il pouvait se faire sévère ! » souligna Lucien avec un petit sourire. Puis, il reprit son explication :

« Je suis rentré dans le couloir, mais je suis resté un peu pour écouter. Je suis pas bien fier de moi, mais j'étais encore un jeune sans cervelle ! Donc j'ai entendu la Louise expliquer à mon père qu'elle avait écrit des choses pour toi dans un cahier. Une histoire de "Camille", mais j'ai pas tout compris, le bruit du raclement des sabots de mon père, sur la pierre devant le banc, m'a fait quitter le couloir, j'avais trop peur qu'il se lève et me surprenne, tu comprends ?... Comme c'était un secret, j'ai mis de côté, toi tu es revenu quelques mois plus tard, je ne pensais plus à ce jour-là et le temps a passé... La Louise est partie... Mais de revoir ce cahier, là, près de toi, presque au même endroit que celui où ta grand-mère l'avait posé, ça me fait quelque chose, tu comprends ? J'ai l'impression de revenir en arrière, ça me fait me souvenir ».

Un temps de silence s'écoula durant lequel tant Lucien que Philippe se perdirent dans leurs pensées. C'est Pataud qui les ramena au temps présent en posant une truffe humide de gourmandise sur le sac en papier qui dépassait de la poche de la veste de Lucien.

– « Bon sang ! J'avais complètement oublié la brioche

de ma Gisèle ! Le bougre, il l'a bien trouvé, lui ! s'exclama Lucien.

– De la brioche ? Quelle délicate attention, allez viens, je vais faire du café et on va se prendre un bon petit-déjeuner... Viens mon Lucien, viens !... Et je vais te raconter l'histoire de ce vieux cahier. »

Passé le couloir, puis le petit salon où le poêle s'éteignait, ils s'installèrent à la grande table de la cuisine. Philippe prépara du café dont le parfum ne tarda pas à embaumer la pièce. La brioche, posée sur une assiette, faisait comme une tache de lumière dorée. En un ruban foncé, Philippe fit couler le café dans les tasses et servit de la brioche à chacun. Gisèle avait tout prévu, la part qu'elle avait glissée dans le papier était largement faite pour les deux hommes qui la dégustaient en grand silence. Philippe en donna un morceau au chien. Puis son regard se posa sur le cahier et le médaillon qu'il avait posé près de lui.

– « Tu sais, Lucien, avant d'être mariée à Cyprien, Louise a aimé Camille. »

Philippe ne reconnaissait pas sa propre voix, douce, certes, mais presque comme étouffée par le poids de l'émotion. Il savait pourtant qu'il devait partager ce secret avec son ami Lucien. Plus tard, il le dirait à Marianne et Pauline, cela allait de soi. Mais à cet instant, c'était le regard de Lucien qui était fixé sur lui, un regard de compassion, un regard fraternel.

Philippe entama son récit. Il expliqua à Lucien la vie de sa grand-mère, là-haut, à la cime de la France, dans un couvent où elle aidait les religieuses à s'oc-

cuper de jeunes enfants orphelins. « *C'était avant la première guerre* » précisa-t-il. En plus des repas, Louise recevait l'instruction dispensée par les religieuses. Elle a donc appris à lire, écrire, elle s'est passionnée pour l'histoire, la géographie. Elle a appris à connaître les plantes, c'est ainsi qu'elle pouvait soigner les malades avant que n'existent les médicaments... « *D'ailleurs elle a continué ici, elle a même soigné les bêtes, tu te souviens ?* », précisa Philippe avec une pointe de fierté dans la voix. Lucien fit un petit signe de tête, ne répondit pas pour ne pas interrompre son ami. Philippe se leva et arpenta la pièce en grandes enjambées tout en continuant son récit. Il était comme pris par une fièvre qui le submergeait et dont il ne guérirait que s'il pouvait parler, parler encore, pour expliquer la vie de sa Louise. Plus il avançait dans ses descriptions, plus il s'animait. Il raconta à Lucien, les paysages du pays de Louise, les promenades des dimanches, puis comme dans un chuchotement de confidences, il relata la rencontre avec Camille, le grand amour de sa grand-mère. Il émaillait son récit de moments de silence, pour que revivent ces instants merveilleux que Louise lui avait confiés dans son cahier. Il ne fit qu'une petite parenthèse sur la guerre, puis la mort de Camille, le désespoir de Louise, car il se sentait bien incapable de retenir son émotion s'il allait plus loin dans sa narration. Il expliqua sa naissance à Lucien, la mort de sa mère... Puis Jean, son père, qui le confia à la garde de Louise sa grand-mère... Un lourd silence suivit.

– « *Elle connaissait l'Auvergne seulement par ce que Cyprien lui racontait, mais lorsqu'un soir d'automne,*

ils arrivèrent au moulin, qu'elle embrassa ce paysage merveilleux, tout de suite son amour pour ce pays fut immédiat... » souffla Philippe.

Alors il se mit à parler du moulin comme s'il s'était agit d'une personne. De Cyprien venu pour lui redonner vie, après le décès de son père, « *mon arrière-grand-père* », précisa-t-il, du cœur du moulin qui se remit à battre... Il lui parla d'Adélaïde et de Bertille. « *Il y avait aussi ton grand-père, Anselme ! Ta grand-mère Antonine... Oui, elle me parle de tous, vois-tu !* » Puis il expliqua à Lucien combien Louise s'était rapprochée d'Eugène, « *ton père, juste un peu plus âgé que le mien* », précisa-t-il. Jean était passionné par tout ce qui touchait au métier de la verrerie, il était parti dans le pays de Louise, dans la verrerie de Camille... « *Tout de même les choses de la vie sont parfois bien étranges* » finit-il par constater presque amèrement, « *jusqu'à épouser la nièce de Camille, la jeune Clotilde, la fille d'Isabelle la tendre amie de Louise...* » Puis il ajouta avec enthousiasme : « *Louise vous a aimés comme sa propre famille, Jean n'est plus revenu après le décès de ma mère ; toi, tu es devenu mon frère de cœur. Je te le donnerai à lire ce vieux cahier, je sais que tu sauras en apprécier le plus petits des mots qu'il contient.* »

Lucien ne dit rien ou presque, juste le “*bon sang*” habituel, puis il se tut et se laissa dépasser par l'émotion.

Après un moment, il s'adressa à Philippe qui semblait ne plus être vraiment présent et dont le regard

triste se perdait dans un monde où nul ne pouvait le rejoindre.

– *« J'ai mis les vaches à la Pièce longue, pas loin du moulin, si tu veux, on pourrait aller voir la Grande terre que je labourerai à l'automne, et ensuite on pousserait jusque chez le menuisier, je sais qu'il est à son atelier, il a un travail à préparer, donc on pourrait lui parler pour le moulin... »*

– *« Ça c'est bien, oui je vais avec toi, je n'ai pas dormi de la nuit et je ne risque pas de dormir maintenant ! »*

– *« Tu manges avec nous ce midi, ensuite tu feras la sieste, pas vrai ? Bon sang c'est bien de t'avoir ! Tu prends pas ta voiture, j'ai ma 2 CV, ça te changera ! »*

– *« Allez c'est parti, tu viens Pataud ? »*

– *« T'as pas à te faire du souci, il est déjà sur tes talons ! »* ajouta Lucien dans un rire sonore.

Les deux hommes, précédés de Pataud, avançaient sur le chemin qui menait au hameau des Genêts. Lucien entoura les épaules de Philippe d'un geste affectueux.

– *« Alors c'est sûr, tu vas le faire tourner ce moulin ? »*

– *« Oui, tu vois mon Lucien, nous voilà partis pour la Grande terre, là où tu vas semer le premier blé, et c'est ensemble également que nous ferons tourner le moulin. Mais avant nous porterons ensemble aussi toute la préparation. C'est ainsi que les choses seront, tout comme Louise aurait aimé qu'elles soient. Je le souhaite ainsi également du plus profond de mon cœur. »*

Ce n'est pas tant les mots prononcés par Philippe

qui impressionnèrent Lucien et lui firent ressentir une certaine fierté, mais le ton quelque peu volontaire avec lequel ils étaient formulés. Lucien n'ajouta rien au propos de Philippe et c'est dans un silence léger et heureux qu'ils avancèrent.

La matinée n'en était qu'à son début et déjà il faisait chaud. Philippe avait pris son chapeau de paille, ce qui faisait chaque fois sourire Lucien... « *Tu peux bien rire, moqueur !* », lui disait Philippe ; et Lucien de lui répondre : « *T'as peur de faire bouillir ta cervelle ?* », et chacun partait dans un grand éclat de rire, se rappelant les blagues qu'ils se faisaient plus jeunes, lorsque Louise contraignait son petit-fils à s'affubler ainsi de peur qu'il ne risque l'insolation.

Un peu avant d'aborder l'entrée du hameau, juste en dessous de la ferme de Lucien, à la cime d'un champ entouré d'une clôture, ils prirent sur la gauche un autre chemin herbeux. Cette fois ils avaient le soleil dans le dos, et ils sentaient sa chaleur intense à travers le tissu de leurs vêtements. Devant eux s'offraient les prés à l'herbe déjà haute, aux multitudes de fleurs colorées. Plus loin, au-delà des terres, la forêt de grands pins faisaient une tache verte plus soutenue. Lucien s'arrêta.

– « *Voilà la Grande terre* », dit-il avec cérémonie tout en ouvrant le bras pour bien embrasser l'espace qu'elle occupait.

– « *Une belle surface en effet* »... confirma Philippe d'un ton admiratif.

– « *Elle est en jachère, mais je peux l'ouvrir sans problème à l'automne. J'ai un copain qui peut me faire*

avoir du blé ancien, on pourra faire une culture qui s'accorde bien avec le moulin et... »

Mais Philippe ne lui laissa pas le temps de finir sa phrase :

– « Formidable Lucien, tu viens de me souffler une belle idée, oui, en harmonie avec l'esprit du moulin... Une farine ancienne, je sais déjà comment l'appeler... »

Debout, au milieu du chemin, Philippe lui reparla du vieux cahier et des souvenirs qu'il avait fait remonter du fond de sa mémoire, pendant toute cette nuit passée à le lire :

– « Lorsque j'étais petit, je me souviens que Louise fredonnait une chanson ancienne, dont je n'avais retenu que quelques paroles qui me sont revenues intactes pendant la nuit. Et Philippe fredonna à son tour cette mélodie : quand le vent soufflera sur la verte bruyère, nous irons écouter la chanson des blés d'or, nous irons écouter la chanson des blés d'or... Et bien notre farine nous pourrions l'appeler "La farine des blés d'or" !

– Bon sang c'est bien ! Et peut-être que le boulanger serait intéressé pour faire quelques pains avec cette farine : "Le pain du moulin", je vois ça d'ici ! Quant ma Gisèle va savoir tout ce qu'on a comme idées, tu parles si elle va être surprise !

– Je n'en doute pas et Marianne également.

– Tu lui as pas dit encore ?

– Non, avec l'orage... Je vais l'appeler de chez toi... »

Et les jours qui suivirent...

La cour du moulin était encombrée de camionnettes, de voitures portant en grandes lettres le nom de l'entreprise qui les avait stationnées là. Philippe se déplaçait d'un lieu à un autre avec empressement, il était dehors, puis dans les minutes qui suivaient ils se trouvaient dans la meunerie, fébrile mais particulièrement heureux. Plusieurs corps de métiers s'affairaient aux réparations que nécessitait l'état du moulin, mais aussi sa mise aux normes nécessaires à sa seconde vie. Lucien, plus calme, donnait quelques explications sur ce qu'il avait vécu en venant régulièrement en ce lieu avec son père. Des précisions qui étaient précieuses pour les artisans qui désiraient remettre tout en état, mais à l'identique, un point d'honneur que chacun partageait.

Le menuisier avait déjà bien avancé dans la restauration de la grande roue. Il avait commencé bien avant les autres, quelques jours seulement après avoir établi un devis. Plusieurs pièces préparées dans son atelier, étaient posées, attentif, il se penchait sur la roue immobile, comme il l'aurait fait sur une personne malade.

Philippe se rappelait de sa visite dans l'atelier de Jacques, c'était le prénom du menuisier, en compagnie de Lucien. Au bruit du moteur de la 2 CV, il était sorti sur le devant de la porte et avait souri, visiblement il appréciait lui aussi cette voiture d'un autre temps, au bruit particulier, à l'allure éternellement jeune avec sa capote repliée sur l'arrière pour que ses deux passagers puissent profiter de l'air chargé des belles senteurs de l'été qui s'annonçait. Il faut dire qu'elle était sacrément belle la voiture de Lucien ! Sa carrosserie rouge et noire, habillée d'un liseré gris sur les côtés, était parfaitement entretenue : pas une once de poussière ne venait ternir la peinture qui brillait sous le soleil de cette fin de matinée, tout comme le faisaient le chrome des phares... Lucien ne sortait sa voiture que pendant la période de beau temps. Les mois d'hiver, elle restait sous l'appentis, recouverte d'une épaisse toile qui la protégeait. Son intérieur en tissu gris clair, était très confortable. Tout était manuel dans cette automobile, tout un art de vivre en quelque sorte... « *Ça te change de ta grosse voiture, hein Philippe ?... Avec la mienne, pas d'électronique, tout est au plus simple !* », aimait à dire Lucien avec fierté, tout en gardant le regard fixé sur la route.

Philippe et Lucien s'extirpèrent de la voiture qui oscilla mollement de gauche à droite un très court instant. Ils saluèrent le menuisier, puis, les présentations faites, ils entrèrent dans l'atelier après avoir descendu une marche et passé la porte vitrée. La pièce était plus longue que large, et diverses machines qui semblaient d'un maniement complexe à Philippe, occupaient l'es-

pace de chaque côté, éclairées par des fenêtres, elles aussi plus longues que larges. Une certaine sérénité régnait dans ce lieu à l'image du calme qui émanait de son propriétaire. Du plafond un peu haut, des rampes lumineuses pendaient jusqu'au-dessus des machines, et de la poussière fine de bois recouvrait le sol. Des pièces, qui serviraient au montage d'un escalier en colimaçon, étaient entassées dans un coin préservé. Elles étaient numérotées et placées en bon ordre. Philippe ne retint pas le plaisir de caresser lentement de sa main la douceur de ce chêne si bien travaillé. Jacques portait un bleu de travail, bien fermé sur toute sa hauteur pour ne pas risquer de se faire happer par l'une de ses machines lorsqu'il travaillait dessus. Assez grand, il avait des cheveux d'un blond foncé, coupés court, et son regard qu'il plissait régulièrement, était d'un vert surprenant. Philippe se sentait bien dans cet atelier et en confiance avec ce menuisier à propos duquel Lucien ne tarissait pas d'éloges. Après un long échange sur le moulin, sur le décor qui l'entourait, Philippe et Lucien présentèrent le projet qui leur tenait à cœur. Puis Philippe déplia le croquis qu'il avait préparé pour expliquer les travaux à envisager. Jacques écouta attentivement tout ce qui lui était exposé. Il confia ensuite à Philippe qu'il avait eu, quelques années auparavant, à intervenir sur un moulin, certes en moins bon état, et bien différent dans sa conception. Il ajouta qu'étant lui-même un grand admirateur de ce genre d'installation, un tel travail lui avait apporté une grande satisfaction.

– « *Ce que je vous propose*, dit Jacques, *c'est d'aller*

au moulin des Genêts, de prendre le temps qu'il faut pour les mesures, de bien identifier les besoins et voir aussi à vous mettre en relation avec les artisans qui seraient amenés à travailler sur ce chantier. Comme le carreleur, par exemple, peut-être aussi un maçon, un électricien... Il faut que je voie le travail exact à faire ; ensuite je vous le chiffre et on en reparle, d'accord ?

– Pour moi c'est parfait ! s'exclama Philippe avec enthousiasme, pour ce qui est des autres artisans, si vous les connaissez, vous les choisissez, ni moi, ni toi non plus Lucien, je suppose, n'avons de préférence.

– Tout à fait, ajouta Lucien qui n'avait pas perdu une seule des paroles échangées.

– Si demain matin vous convient...

– Bien, vers 8 heures ? Je vous ouvrirai le moulin et je vous laisserai faire votre travail tranquillement.

Jacques arriva à l'heure indiquée. Philippe lui offrit un café, puis il l'amena près de la roue, le fit entrer ensuite dans la meunerie silencieuse et fraîche. Jacques resta immobile dans l'encadrement de la porte, comme s'il éprouvait une émotion particulière pour ce lieu. Il ne dit pas un mot et, comme si Philippe n'était plus présent, il se mit à inspecter, observer, mesurer, et inscrire des chiffres, tracer des lignes, et faire des esquisses sur les grandes feuilles qu'il avait apportées. Philippe discrètement s'éloigna... Jacques consacra toute une journée à l'inspection du moulin, et une petite semaine plus tard, proposait un devis à Philippe. Dans l'atelier du menuisier, Philippe et Lucien étaient très attentifs aux explications détail-

lées que le menuisier avait recopiées dans son devis et qu'il leur livrait de vive voix. Tout était dit, de la roue à l'arrivée de l'eau, et du mécanisme dans son ensemble. Il proposait les améliorations nécessaires pour une ouverture au public, mais aussi, celles indispensables, pour produire et vendre une farine propre et sans reproche. Ainsi, il y avait donc les toiles des tamis à refaire dans un matériau sain, sans oublier les meules elles-mêmes qui exigeaient un rhabillage. A ce moment-là, Jacques marqua un temps d'arrêt dans son monologue pour fournir une donnée plus spécifique, craignant les interrogations de ses clients :

– « *Comme je l'ai dit, j'ai déjà eu à me pencher sur des moulins, sur un plus particulièrement, et qui présentait des similitudes avec le vôtre. J'en avais inspecté les meules qui, avec le temps, se polissent et perdent de leur mordant, ce qui est le cas ici. Elles ont vraiment un grand besoin d'être rhabillées, c'est-à-dire que leur surface devra être retaillée afin de raviver leurs stries ; ce qui leur permettra de bien broyer le grain et d'obtenir une mouture impeccable qui, de plus, sera bien évacuée. Je connais un homme qui pratique ce travail. C'est sûr, ils ne sont pas nombreux ; lui, en plus, il est minutieux et je sais qu'il peut se libérer si je lui explique mon besoin urgent* », finit-il par ajouter dans un sourire retenu.

Philippe et Lucien n'avaient rien dit, ils étaient complètement captivés par le récit du menuisier, et leur regard ne quittait pas le plan collé sur de grands panneaux cartonnés, accrochés au mur de l'atelier dont ils

occupaient toute une partie de la longueur. Tout était minutieusement inscrit, dessiné et nommé. Le moulin semblait être miniature tant il tenait dans son entier sur le plan réalisé avec différentes couleurs. Non seulement Jacques présentait un projet bien précis, mais il y avait ce plus qui enveloppait le tout : la passion... Puis il avait nommé les artisans dont il aurait besoin autour de lui pour mener à bien cette restauration. D'un signe de tête, pour ne pas interrompre le menuisier, Philippe acquiesça, il officialiserait son accord lors de la signature du devis. Pour l'instant, il écoutait attentivement tout lui plaisait chez cet homme qui avait pris ce chantier à cœur. Venait ensuite une énumération de chiffres, bien disposés dans des colonnes. Le total ne surprit pas du tout Philippe qui ne renoncerait pas à un sacrifice financier pour le moulin de sa Louise. Lucien, en revanche, ne put retenir un froncement de sourcils, et posa un regard insistant sur Philippe afin de lui faire comprendre combien la somme l'affolait. Le menuisier avait su s'inspirer des croquis de Philippe, et aussi des notes précisant ce qu'il avait imaginé pour des transformations respectueuses du bâtiment et des installations qu'il abritait, tout ce travail préparé sur le bureau de Louise...

« Je vais devoir m'absenter pour régler l'aspect financier, mais aussi d'autres obligations ; vous verrez donc avec Lucien pour entrer dans le moulin, mais aussi pour répondre aux questions qui peuvent se présenter. Il sait ce qui doit être, nous menons ce projet de réhabilitation ensemble, » précisa Philippe avec conviction. *Nous*

pouvons dès à présent signer le devis, et je vous propose le versement d'une somme d'engagement à valoir sur le montant des travaux. Je ne retiens pas vraiment de date pour la fin du chantier, l'ouverture au public n'est envisageable que d'ici l'année prochaine, il nous faut du blé ! ajouta-t-il avec un sourire entendu en direction de Lucien, et il n'est pas encore semé ! précisa-t-il en éclatant de rire. A lire vos plans, au ressenti de votre conviction, je n'ai aucun doute sur le futur du moulin et c'est comme si je l'entendais déjà tourner ».

C'est derniers mots, bien que murmurés, semblèrent toutefois résonner dans l'atelier pour atteindre Lucien et Jacques qui, eux-mêmes, étaient déjà touchés par l'âme du moulin. Tout se passait avec une telle facilité, au point que Philippe se demandait parfois, si, de son paradis, Louise ne le guidait pas sur les bons choix à faire pour la restauration du moulin.

Philippe vouait une grande admiration à Lucien, du fait de partager les mêmes souvenirs certainement, mais pas seulement. Leur éducation, le fait qu'un lien fraternel les unissait réellement les rendait tous les deux quasi inséparables.

Alors que Philippe, en revenant au moulin, retrouvait sa terre, retrouvait ses racines, sa raison de vivre, il tenait à se battre pour des valeurs à ne pas laisser perdre, Lucien, lui n'était jamais parti. Il avait su rester, faire en sorte qu'une continuité existe. Il habitait ces lieux qui vous portent, qui savent vous dire d'où vous êtes et de ne pas l'oublier. Il refaisait ce que ses ancêtres avaient fait avant lui, répétait les gestes en

ces mêmes lieux... C'est cela qui touchait Philippe. C'est de cela qu'il lui était reconnaissant, car si Lucien était parti lui aussi, s'il avait quitté le pays, alors rien ne serait possible aujourd'hui. Il manquerait ce soupçon de vrai, de vivant que, lui, Gisèle et leur ferme avaient su préserver. Oui, si Lucien était parti lui aussi, Philippe savait au plus profond de lui-même, que la restauration du moulin, sa remise en marche, tout cela n'aurait jamais été envisageable.

Il avait partagé le repas de midi avec Lucien et Gisèle. Un repas semblable à ceux de Louise, bien préparés, cuits dans le four du fourneau dont les morceaux de bois crépitaient au milieu des flammes orangées... Un fourneau qui, ici non plus, ne s'éteignait jamais. Un plat de pommes de terre délicieusement fondantes et Gisèle, qui savait sans que Lucien ne l'ait prévenue que leur ami Philippe serait là, avait préparé le dessert des jours de fêtes. Des œufs à la neige... Une belle crème anglaise, lisse et jaune, sur laquelle dormaient des blancs d'œufs montés en neige mous-sante, décorés de brindilles de chocolat noir. Philippe était fou de bonheur et submergé par l'émotion. Il avait la sensation de n'avoir que dix ans et que Louise allait arriver, que sa silhouette fragile se dessinerait dans la clarté qui pénétrait dans la pièce par la porte ouverte sur la cour. Il savait déjà que les mots n'exis-taient pas pour remercier Gisèle à la hauteur du bon-heur qu'elle lui offrait.

Philippe était redescendu au moulin. Il envisageait presque de faire une petite sieste sur sa chaise longue,

sous le tilleul, mais se ravisa pour entrer une fois de plus dans la meunerie. Il avait les plans des travaux en tête et les projeta dans le lieu où il se trouvait. Une bonne partie de la surface des murs allait disparaître afin de respecter les normes d'hygiène indispensables pour vendre la farine, mais aussi pour respecter les règles strictes de sécurité incontournables pour recevoir du public. Cela il le savait bien, il connaissait ce côté indispensable des transformations, mais il ressentait à ce moment précis comme une sorte de remords. Ces murs seraient habillés de bois, de carrelages, et ces pierres qu'il regardait, disparaîtraient donc de la vue, inévitablement. Il se dit que sur ces pierres, bien avant lui, d'autres avaient posé leur regard, que ces pierres portaient en elles des souvenirs, des histoires qu'elles ne pouvaient pas raconter. Il allait, d'une certaine manière, couper l'un des liens qui l'unissait à ses ancêtres, qu'avec les travaux il fermerait les yeux de ces murs. Philippe savait bien au fond de lui-même qu'il s'agissait là d'un constat bien naïf, mais il en frissonna et sur l'instant en souffrit.

